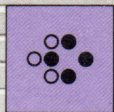


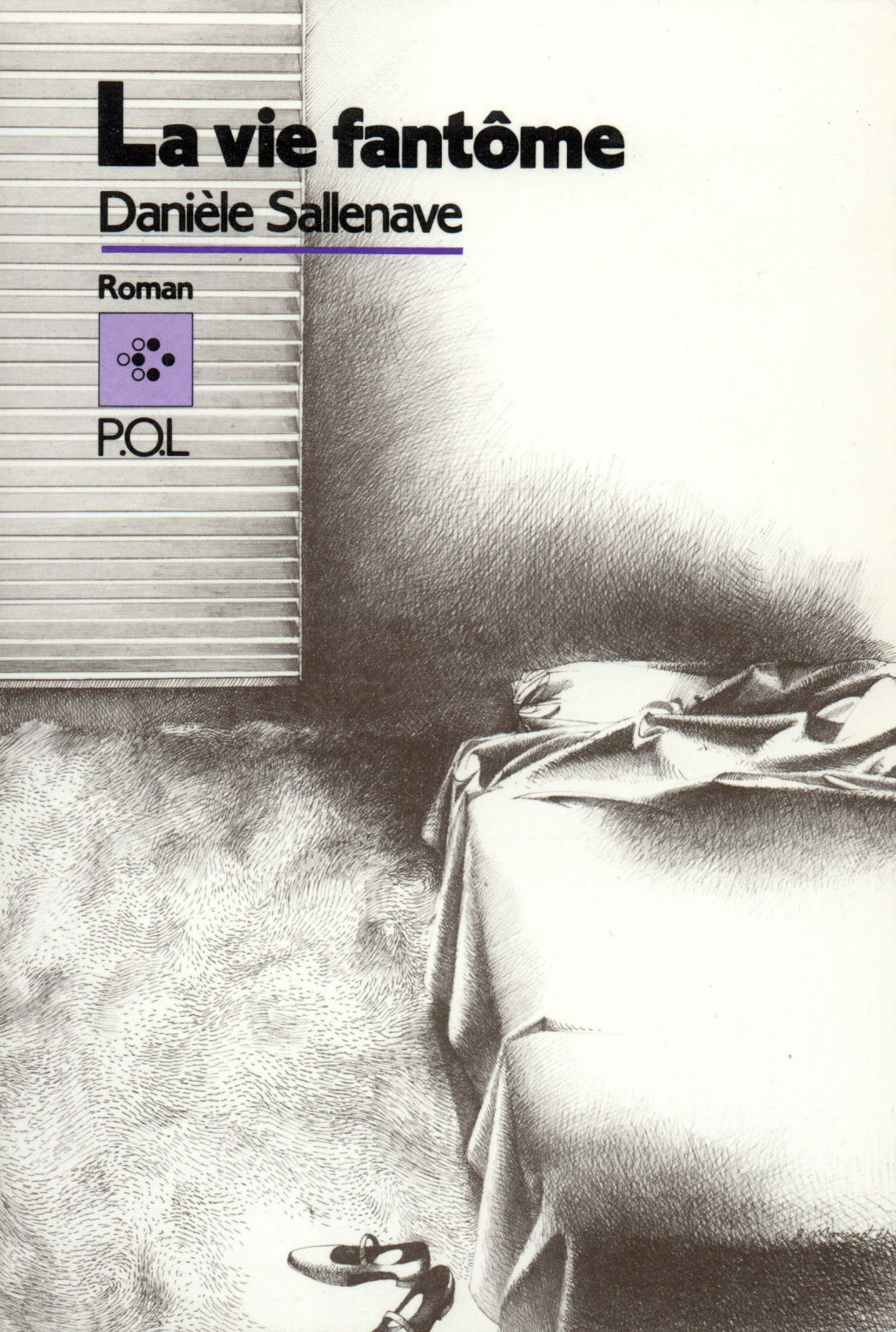
La vie fantôme

Danièle Sallenave

Roman



P.O.L



La vie fantôme

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

UN PRINTEMPS FROID

*Aux éditions Flammarion
(collection Digraphe)*

PAYSAGE DE RUINES AVEC PERSONNAGES

LE VOYAGE D'AMSTERDAM OU LES RÈGLES DE LA CONVERSATION

Aux éditions Hachette/P.O.L

LES PORTES DE GUBBIO (*Prix Renaudot 1980*)

Traductions

Roberto Calasso : LE FOU IMPUR (P.U.F.)

Pier Paolo Pasolini : LA DIVINE MIMESIS (*Flammarion*)

Italo Calvino : SI PAR UNE NUIT D'HIVER UN VOYAGEUR
(*en collaboration avec François Wahl*) (*Seuil*)

Danièle Sallenave

La vie fantôme

Roman

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris XIV^e

© P.O.L éditeur, 1986
ISBN : 2-86744-068-8

I

1

Ils s'étaient redressés dans le lit, le jour tombait, Laure tendit la main vers la lampe de chevet. « N'allume pas », dit Pierre. « Restons encore un peu comme ça. » Tourné vers elle, les yeux toujours fermés, il posait au hasard ses lèvres sur son épaule, sur son cou, sur le haut de sa poitrine. Par la fenêtre entrouverte, à travers le store aux lattes inclinées, des bruits montaient : cris d'enfants, jet d'eau, froissement de feuilles séchées. Laure se renfonça dans le lit ; et, posant sa tête sur l'avant-bras de Pierre, de la main gauche elle caressa doucement sa hanche. Pierre sourit. Il était assis, le dos droit contre les oreillers, et passait lentement sa main sur sa poitrine nue, puis il dégagea délicatement son poignet et, le faisant tourner, regarda sa montre. La porte de la chambre laissait voir un vif reflet brillant sur

le sol de la salle de bains. Pierre avait soulevé le drap et glissait une jambe hors du lit. « Où vas-tu ? » dit Laure d'une voix ensommeillée. « Dors un peu », dit-il tout bas. « Veux-tu que je fasse du thé ? » « Non, dit Pierre, il est tard. Dors. » Laure ouvrit les yeux. Pierre lui tournait le dos ; sur ses reins, la couleur brune s'arrêtait net, juste au-dessus de ses fesses rondes. « Dors », dit-il encore. « Quelle heure est-il ? » dit Laure. « Cinq heures ? » « Six », dit Pierre. « Et même un peu plus. » « Tu as le temps », dit-elle. Il ne répondit pas, et Laure entendit l'eau couler dans la salle de bains. Tout à coup un vif regret l'avait saisie ; elle se sentait la tête lourde, la bouche amère. La lumière avait encore baissé et les cris des enfants se mêlaient aux joyeuses éclaboussures du jet d'eau. Dehors, la belle journée de septembre s'achevait, et ils n'en avaient rien vu. Sur un plateau, dans la cuisine, le cake en tranches séchait près des tasses propres.

Pierre était de retour dans la chambre et, debout au pied du lit, il boutonnait sa chemise. « Comme il fait chaud ici, dit-il, aide-moi à relever mes manches. » Laure se mit à genoux dans le lit avec effort. « Tu t'étais rendormie », dit-il tendrement. « Non, dit Laure, mais je n'avais pas envie de me lever. » Pierre avait posé le genou sur le matelas qui se creusa ; la tête inclinée, il tendait le bras vers elle et, tandis qu'elle roulait sa manche en plis réguliers, de ses doigts il effleura le dessous élastique de son sein. « Laisse », dit-elle. Déjà, il allongeait vers elle l'autre bras et sa main libérée frôlait le ventre de Laure. « Non, dit-elle encore, ne me touche pas. » Il retira sa main, se redressa et palpa ses poches. On entendit un léger bruit de clefs. « Comment fais-tu

d'habitude? » dit Laure. Il se retourna sans répondre. « Comment fais-tu? » dit Laure une deuxième fois. Il haussa les épaules : « Je ne sais pas de quoi tu parles », dit Pierre. Puis il fixa autour de son poignet le bracelet de sa montre et finit d'ajuster son pantalon. « Je m'en vais, dit-il, c'est comme cela que tu me dis au revoir? » Il se penchait vers le lit, les yeux tendres, à demi clos. La colère de Laure était tombée. Pierre continuait de la regarder, la main posée à plat sur le mur pour garder son équilibre. Laure l'avait saisi par le cou, et tirait. « Non, dit Pierre, il est trop tard, il faut vraiment que je m'en aille. » Ils luttèrent un instant, puis Laure le lâcha, sa colère était revenue. « Viens », dit Pierre. Il était déjà dans l'entrée et tendait la main vers elle sans la regarder. Elle le suivit. « Tu commences quand? » dit Pierre. « Lundi », dit-elle. « Moi, mercredi seulement, dit Pierre, mais il faut que j'y aille avant, de toute façon. » Il vit qu'elle ne souriait pas, se retourna et l'enlaça. « Tu es nue, dit-il, ne me tente pas, c'est déjà assez dur de partir. » Elle avait posé le visage contre son cou. « Va-t-en maintenant », dit-elle, et elle le baisa sous le menton. « Ta barbe a poussé. » « Je t'ai fait mal? C'est vrai, elle a poussé. » Du revers de sa main, il fit crisser les poils raides de sa joue. « C'est vrai, j'ai l'air d'un sauvage. » « A demain », dit-il encore, la bouche contre sa bouche, « ou à tout à l'heure, si je peux. Je t'appellerai de toute façon demain matin. » Elle ne regardait pas; il avait refermé la porte sur lui, et comme d'habitude grattait doucement le revers en signe d'adieu avant de s'engager dans l'escalier. Elle entendit presque aussitôt claquer la porte de l'im-

meuble et, se retournant, elle vit le soleil bas qui colorait de rouge les carreaux de la cuisine.

Tandis qu'il s'avance sur le trottoir entre les arbres poussiéreux dont le feuillage épaissi par l'été commence à jaunir, Pierre se souvient de la question de Laure, et avec un peu d'impatience, entreprend de baisser ses manches, puis il les boutonne quoiqu'elles le serrent un peu, pinçant entre ses lèvres le trousseau cliquetant de ses clefs. Il est six heures et demie, il n'est pas question de prendre le boulevard. Il démarre lentement, rejoint le flot au coin de la rue, parvient à le couper ; puis il croise une longue file d'attente. Sa tête est lourde, son cœur bat trop fort. Il respire deux fois lentement. Sur sa gauche, une vitrine éclairée pour la nuit montre derrière son store de fer des rangées parallèles de vélomoteurs surmontées des globes rutilants des casques. Il aborde le pont de chemin de fer, s'efforce encore une fois de respirer profondément ; tourne le bouton de la radio, regarde par la fenêtre l'ancien canal ensablé. Puis il baisse le son, passe deux fois la main dans ses cheveux, il se sent moite encore, mais le calme lui vient.

Il regarde à gauche, passe en seconde, et rejoint sans encombre le boulevard du Château.

Laure est retournée dans la chambre ; la chaleur, l'air confiné lui pèsent. Pourtant, elle n'ouvre pas davantage la fenêtre. Du doigt elle écarte les lamelles du store ; dehors le calme est revenu, les enfants du gardien sont rentrés dans la petite cuisine

pour le dîner. Laure va et vient, passe d'une pièce dans l'autre, revient s'étendre un moment dans les draps chauds et froissés, puis elle se relève, remplit la baignoire et reste immobile dans l'eau chaude, les yeux fermés, tandis que la vapeur monte autour d'elle, poisse ses cheveux, ternit les carreaux de céramique vernie. Le sommeil la gagne. Il est près de huit heures, la nuit est tombée. Dans la cuisine, un peu de vent fait bouger la fenêtre mal fermée. Elle enfile un peignoir, vient s'asseoir à la table sans allumer, la chaise colle à ses fesses nues, elle se soulève légèrement et tire le tissu sous elle. Elle mange un peu de cake, elle écoute. Silence. Un pas dans l'escalier, son cœur bat plus vite, le pas s'atténue, disparaît. De nouveau l'eau coule dans la cour, le jet frappe le bas des murs, les plantes en pot, et rebondit en claquant sur les dalles. Elle ramasse quelques grains de raisin séchés, les porte machinalement à sa bouche. C'est la dernière semaine, pense-t-elle. A partir de lundi, tout recommence.

Tous les jours, elle quitte la bibliothèque à quatre heures et demie, c'est une heure commode pour se voir — sauf les jours (deux, cette année peut-être trois) où Pierre a ses cours. Le mercredi est exclu des calculs, c'est le jour des enfants. En général, ils se retrouvent ici, Pierre a ses clefs. Depuis quelque temps, cependant, il arrive à Laure de ne plus se hâter de rentrer les jours où Pierre l'attend. Elle s'attarde dans son bureau, il lui arrive même de proposer à l'une de ses collègues de partir, elle restera encore un peu ; l'autre, étonnée, la remercie. Une fois même, elle est arrivée après le départ de Pierre : elle a trouvé un mot (« Que s'est-il passé ? Je suis fou d'inquiétude, je n'ai pas osé appeler à la bibliothèque », etc.)

Elle était allée trop loin : maintenant, elle s'en tient à un juste milieu. Elle le fait attendre un peu, pour ne pas avoir l'air d'être entièrement à sa disposition. En même temps, elle est heureuse d'arriver après lui, de sonner chez elle, comme on fait lorsqu'on vit à deux et qu'on a oublié ses clefs. (Tout cela s'est fait sans calcul, ou pour répondre à un calcul obscur, presque indépendant de sa volonté.) Il lui ouvre, impatient, la voix tendue, chaude : « Je suis déçu ! » dit-il. « Je n'ai plus qu'une heure, mais viens, viens tout de même, viens vite. » Elle le suit docilement dans la chambre. Puis elle est de nouveau seule, c'est à peine s'ils ont eu le temps de parler, pense-t-elle.

De nouveau, Laure est dans la chambre ; elle s'étend, de la main lisse les draps froissés, regarde une tache sur le drap sombre, la gratte de l'ongle, puis elle rapporte de la salle de bains un gant mouillé, frotte. Elle est étendue. L'odeur de terre et de plantes fraîchement arrosées passe par la fenêtre, avec le doux jacassement d'un enfant, à l'étage d'en-dessous. Du pied, Laure atteint le poste de télévision, appuie sur le bouton. Après un moment, entre ses paupières qui se ferment, elle voit un hélicoptère se poser sur un fond de jungle dans un grand froissement de branches cassées et le hurlement des pales. Des hommes armés sautent et, courbés, se dispersent sous les bambous. Un visage souriant apparu dans le coin gauche de l'écran en occupe maintenant toute la surface : « Le débarquement des troupes s'est poursuivi durant toute la matinée. Vers 5 heures GMT, on pouvait dire que... » Elle n'entend pas la fin de la phrase, elle a fermé les yeux et glisse dans le sommeil, sentant

contre sa hanche la tache humide sur le drap. Une lumière jaune baigne la pièce. Des mots se forment dans sa tête, un vague reproche monte de son corps fatigué, elle passe la main sur son ventre et s'endort tout à fait.

Maintenant qu'il a dépassé la gare, Pierre n'est pas loin de chez lui. Et finalement, il a plus de temps qu'il ne croyait, il oublie toujours qu'Annie reste à la banque jusqu'à six heures et demie le vendredi. Il range la voiture le long du trottoir, descend, pousse la barrière de bois ; son fils l'a déjà vu. « Je t'ouvre le garage, papa ? » « Non, dit Pierre, je ne la rentre pas, je file tôt demain matin. Ça va ? » « Oh oui. » L'enfant se hausse jusqu'à son visage, ses cheveux sentent le soleil et la craie. « Oh oui », répète-t-il. « Mais tu as l'air fatigué, papa », dit-il. « Ce n'est rien, dit Pierre, qu'est-ce que tu as fait cet après-midi ? » « Oh, rien, dit l'enfant, la nouvelle maîtresse est malade, on n'aura sa remplaçante que lundi. Je suis allé à la piscine, mais Françoise s'est tordu le pied. » « Où est-elle ? dit Pierre, tu ne pouvais pas le dire plus tôt ? Maman est là ? » « Non, dit Bruno, maman l'a ramenée à quatre heures et elle est repartie au bureau, elle a dit qu'elle rentrerait tard. »

Pierre pousse doucement la porte de la chambre. D'abord il ne voit rien ; puis il entend la voix de l'enfant. « Papa ? » « Alors, ma puce, dit-il, alors ? » Et en s'asseyant sur le petit lit, il sent son cœur se gonfler. « Alors, ma puce ? » répète-t-il. « Tu sais, dit la petite, je n'ai pas pleuré du tout. » Pierre prend la petite main dans les siennes. « Tu as chaud, ma puce. Raconte, dis-moi ce qui s'est passé. » « J'ai

glissé, dit-elle, je n'ai pas vu la petite marche, toujours la maîtresse le dit pourtant, de faire attention. » Pierre la recouche, rabat son drap. « Ça ne fait pas trop mal ? » « Non, dit-elle, tu veux voir ma bande ? » « Ne bouge pas, dit Pierre, dors, maman va rentrer. » Il reste un moment assis sur le lit ; le visage de la petite fille est dans l'ombre, mais son front brille de sueur sous les cheveux collés. Elle remue un peu, s'endort. Habitué à l'obscurité, les yeux de Pierre voient maintenant le désordre familial ; les images découpées, collées sur le mur ; le grand oiseau indien qui se balance dans le courant d'air. Il est pris à son tour d'une forte envie de dormir, il entend à peine la porte s'ouvrir dans son dos, et la voix d'Annie, basse, fatiguée : « Tu es là ? » La petite s'est réveillée. « Un baiser, maman, un baiser ! » Annie passe devant Pierre qu'elle frôle de ses cheveux en se penchant vers le petit lit : « Oui, ma chérie, un gros baiser à ma petite fille si courageuse. » Les bras de la petite se referment sur elle.

Dans la salle à manger, Pierre a ouvert la télévision. « Comment est-ce arrivé ? » dit-il. « Je n'en sais rien, dit Annie, on m'a appelée au bureau, tu n'étais pas encore rentré, il n'y avait personne à la maison. Le docteur dit que la cheville n'est pas foulée, on la lui a juste bandée très serré. Est-ce que tu veux manger tout de suite ? » « Non, dit Pierre, je peux attendre, simplement je boirais bien quelque chose. Et toi ? » « Oh moi, deux fois plutôt qu'une », dit Annie. « Tu sais que Combet n'est pas revenu ? Et évidemment, tout retombe sur moi. » Pierre regarde par la fenêtre ; un oiseau noir s'est posé dans le massif d'hortensias qu'il agite. Il se force à répondre : « Pas revenu de vacances ? » « Mais non,

dit Annie, pas revenu du tout, et son successeur n'a pas encore pris ses fonctions. » Sur l'écran, un hélicoptère vert taché de marron est apparu, il se pose entre les bambous dans un fracas de branches cassées ; puis il se brouille et une rangée de lignes vibrantes, vertes et jaunes, lui succède. « Je ne sais pas ce qui se passe, dit Annie, cette télé ne marche plus. » « Non, dit Pierre, je crois que c'est l'image. » En effet, un visage souriant apparaît bientôt, vif, coloré. « C'est au Cambodge ? » dit Annie. « Justement, dit Pierre, je voulais savoir, mais tu as parlé en même temps. » Elle est venue s'asseoir auprès de Pierre et lui tend un verre. « Tout ça ? dit Pierre, tu m'en as trop mis. » « Bois, dit Annie, c'est très bon. Tu commences lundi ? » « Non, dit Pierre, mercredi, mais il faut que j'y aille avant, j'ai toutes sortes de réunions stupides. » « Pas tant que les miennes », dit-elle. « Parfois, je... » Elle s'interrompt, glisse vers lui sans presque bouger. « Approche-toi, dit-elle, j'ai besoin de ton épaule, je n'en peux plus, je ne sais même pas s'il y a quelque chose à manger. » « Il doit rester du poulet », dit Pierre. Il boit une deuxième gorgée et sent au creux de son estomac une chaleur vivifiante, qui gagne ses épaules. Il respire profondément. « Tu vois, dit-elle, cela fait du bien. » La voix de Bruno lui parvient comme étouffée, de l'autre bout de l'appartement : « Quand est-ce qu'on mange ? » « Ne crie pas, dit Pierre, tu vas réveiller ta sœur. » Sur l'écran, le visage du présentateur s'efface. « Mon chéri, dit Annie, si tu mettais le couvert ? » Pierre s'est levé. « Non, dit-elle, laisse-le faire, il faut qu'il gagne son argent de poche. Repose-toi, reste encore un peu à côté de moi. » Avec autorité, elle soulève le bras de Pierre, le fait passer

derrière ses épaules, et plaque sa main droite bien ouverte sur son sein. « Ah, c'est bon », dit-elle, les yeux clos, le visage souriant. Pierre reste immobile, sans refermer tout à fait sa main. L'enfant est entré avec une pile d'assiettes ; au passage, il jette sur ses parents un regard inquisiteur et content, puis détourne vite la tête.



répond avec
ensemble de
très forts et
Ont-ils,
condamnés
compte, qu'



répond avec
ensemble de
très forts et
Ont-ils,
condamnés
compte, qu'



répond avec
ensemble de
très forts et
Ont-ils,
condamnés
compte, qu'



MR. GROUBADENY, PARIS (E. G.)